

GEORGES BORGEAUD

# LE PRÉAU

roman

*nrf*

GALLIMARD







LE PRÉAU

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LE PRÉAU.

LA VAISSELLE DES ÉVÊQUES.

GEORGES BORGEAUD

LE PRÉAU

roman

*nrf*

GALLIMARD

Extrait de la publication



**à GUSTAVE ROUD**



# I



Je n'entends pas la rumeur des récréations se perdre au-dessus de la rue sans en être troublé et comme cloué sur place. Est-ce parce que j'ai gardé de mon enfance, la sensation que je n'ai pas pris la part qui me revenait de ses jeux, et qu'ainsi, une espèce d'injustice a été commise à mon égard ? Je suis prêt à le croire et à trouver naturel, aujourd'hui, le désir qui me pousse à franchir le portail d'un préau, à m'avancer vers celui qui tient le ballon dans ses mains, à ne point m'étonner qu'il me le passe ou qu'il me rende le complice d'une savante rébellion. Hélas, la raison revenant trop vite, je demeure immobile à l'entrée, non sans avoir espéré pourtant rencontrer une fois, parmi tant d'autres, le visage, les gestes, l'expression d'un enfant qui me rappelât celui que j'ai été. Je voudrais, dans le creux de l'oreille, dire à cet inconnu ce qui ne m'a jamais été dit :

— Ne t'inquiète pas ! Joue tout ton saoul !

Par un singulier parti-pris de la mémoire, je revois, à ces moments-là, avec la précipitation d'un mécanisme et se superposant les uns aux autres, les lieux que mon enfance a habités, lieux immuables couronnés par le beau temps, dévorés par le soleil. Composés surtout de terrains de jeux, secs et poussiéreux, de rues sentant le goudron au bout desquelles vibre la chaleur, ils m'empêchent de

voir la campagne autrement que comme un désert, une route tracée dans la haute herbe ou dans les blés et sur laquelle passe un cycliste, le buste droit comme s'il roulait sur une corde raide. L'été est la seule saison qui appartienne tout entière à l'enfance.

La pluie, elle, je l'ai observée comme un accident. Je tirais les rideaux de la fenêtre et, assis à califourchon sur une chaise, je suivais sur la vitre, jusqu'à la presque totale paralysie des paupières, le trajet lumineux des gouttes d'eau, entrecoupé d'arrêts et de départs brusques. L'averse me montrait là un ciel d'étoiles filantes qui, tout à coup, disparaissaient dans leur course au fond des croisillons des fenêtres. A l'abri du vent et de la tempête, je me complaisais dans ma sécurité et j'aimais ma chambre comme un marin son bateau.

Quels inépuisables plaisirs, mêlés à la peur, ai-je pris à explorer l'espace de cette chambre ! Je vois encore une armoire de sapin qui m'offrait à l'infini les mystères de son bois blanc, de ses veines, de ses nœuds, signes d'une écriture indéchiffrable, d'une jungle infestée de bêtes que répétaient à une plus grande échelle les taches de la tapisserie humide. Mon sommeil se chargeait de cauchemars qui, dans le cours de la nuit, s'échappaient de moi à travers de grands cris. Ma mère accourant, allumait l'électricité qui éclairait une chambre revenue à l'innocence.

C'est à l'été que je demanderai les premiers mots de mon récit. Celui qui précéda l'internat, cet internat où ma mère avait décidé de me mettre, se déchargeant ainsi du poids de mon éducation qu'elle assumait seule, fut splendide. Sans doute, il ne se révéla irremplaçable à mes yeux que parce que je compris alors, d'une façon obscure, qu'avec lui disparaissait le temps de l'insouciance. Je suis persuadé que mon enfance n'a hérité ce logique dé-

roulement des événements et, avec lui, ce lot absurde de tristesse et de désillusions qu'à dater de ce premier départ de la maison. Auparavant, j'avais respiré comme un jeune chien heureux que l'on privait, parfois, de dessert à cause d'une culotte déchirée à un meuble, ou coupée avec un ciseau, quand ce n'était pas le retour pitoyable de la rue, les genoux et les mains blessés. Je regarderai jusqu'à la fin le souvenir cruel d'un accident qui me marqua d'une cicatrice à la racine du nez. J'ajouterai encore, installée très loin au fond de ma mémoire, l'odeur magique, du café que ma mère quotidiennement et avec des soins sacrés passait dans une cafetière d'émail rouge.

Ma mère prenait, sur le peu de loisirs que lui laissait son métier de couturière, le temps nécessaire à la préparation de mon trousseau de collégien. Un paragraphe du prospectus en réglémentait strictement la composition. Un sentiment presque guerrier, mêlé à celui de ma valeur, emplissait ma tête chaque fois que ma mère me disait :

— Tu porteras là-bas un uniforme tous les dimanches et les jours de fête. Promets-moi de le soigner.

Quand ce trousseau fut prêt, ma mère marqua mon linge de mes initiales M.P. Puis, elle compta, et recompta les pièces, vérifiant scrupuleusement leur nombre afin de se soumettre aux exigences de ce règlement. Visiblement, quelque chose la contrariait. Un jour, elle ne put s'empêcher de le manifester :

— Six mouchoirs seulement ! Mais que feras-tu, mon pauvre petit, lorsque tu auras un rhume ? On voit bien que ce sont des hommes qui ont inventé ce règlement.

Puis, se ravisant, elle ajouta à mon intention :

— Mais il n'y a pas à discuter. Je suis, comme toi, Maurice, bien obligée de leur obéir.

Pendant ces travaux de ma mère, mon unique souci était, avant qu'elle n'eût balayé les déchets de sa couture, d'arriver à temps pour ramasser, sous la table, ces minuscules accouplements abîmés de lettres rouges, mes initiales. Je les enfouissais dans ma poche et, plus tard, j'allais les regarder dans ma chambre, sous la lumière de la lampe, m'interrogeant et m'exaltant à leur sujet. Je demeurais fixé sur le mystère et le pouvoir de mon nom et j'espérais, comme si cela devait avoir une importance capitale, que personne n'aurait les mêmes initiales que moi. Je n'arrivais pas à me rassurer à ce sujet et, un soir, avant de me coucher, je demandai avec inquiétude à ma mère :

— Tu es sûre, maman, que personne d'autre que moi ne s'appellera Maurice Passereau ?

— Qu'inventes-tu encore là, mon garçon ? me dit-elle.

— Si la mercière avait ces lettres toutes prêtes, c'est qu'il y a d'autres Maurice Passereau, répliquai-je.

— Tu es incapable de réfléchir, Maurice. On dirait que tu es seul au monde. Écoute, mon nom à moi c'est bien Marguerite Passereau, n'est-ce pas ? Alors, comme tu le vois, mes initiales sont les mêmes que les tiennes. Cela peut donc arriver encore plusieurs fois.

Je dus admettre qu'elle avait raison, mais, pensais-je avec regret, cela ne vaut pas la peine d'avoir un nom et encore moins de se croire son seul maître.

Nous habitons, les deux seuls, un petit appartement d'une propreté exemplaire. Ma mère dissimulait habilement notre pauvreté dans le soin et l'acharnement qu'elle mettait à entretenir nos trois pièces. Son constant souci de tenir propre la maison empêchait qu'en dehors de ma chambre, je m'y trouvasse à l'aise. Je peux compter sur les

doigts les occasions que j'ai eues de m'attarder dans la chambre à coucher de ma mère et plus rares encore furent celles qui m'ouvrirent la porte du salon. Pourtant je brûlais souvent du désir d'y pénétrer car cette dernière pièce préservait jalousement de la vie quotidienne, le meuble le plus cocasse de la maison, meuble à qui je rendais des visites clandestines. C'était un canapé très haut sur pattes, tarabiscoté dans ses moulures et ses formes, encombré de coussins à sujets imprimés sur du velours noir. C'était un privilège royal que de pouvoir m'y asseoir et une revanche contre la rareté de cette faveur lorsque je prenais l'initiative d'y venir en fraude. L'un de ces « sujets » peint sur l'un des coussins représentait Pierrot sous un balcon désert, tirant de sa voix et de sa mandoline une romance, dans une architecture et un paysage éclairés par une pleine lune rousse et gouailleuse. J'espérais lorsque ma mère chantonnait dans sa cuisine que Pierrot lui répondrait tant il me paraissait humanisé par sa détresse. Mais il s'acharnait à se retourner vers ce balcon désert...

A ma grande satisfaction, ces scènes peintes avec une matière ressemblant au sucre des pâtisseries, s'arrachaient sans difficulté par plaques. Je n'aurais pas eu le cœur de toucher au Pierrot, ni à son décor, mais, à dessein, je pris un jour le coussin voisin sur lequel ricanait un chat aux yeux d'or. Je n'aimais pas cette bête. J'enlevai donc, avec les ongles, la couche de cette matière blanche, mais, à ma surprise, mon œuvre achevée, le chat n'en continua pas moins à me regarder fixement, les moustaches droites. Les yeux qu'il n'avait plus persistèrent à me dévisager avec une insistance mauvaise. La lumière ayant pâli le velours autour de l'impression, l'étoffe, sous elle, protégée par la peinture blanche avait au contraire, gardé son éclat. J'eus longtemps, le sentiment d'avoir fait dispa-

raître un être vivant dont le fantôme venait me retrouver. Ma mère, après ce qu'elle appela mon vandalisme, ferma à clef la salle à manger. Cette serrure entre le coupable que je me figurais être et ma victime, me mit à l'abri d'un châtement venu du monde des chats.

J'avais deux ans lorsque mon père abandonna le foyer. Il voyage ! me répondait-on lorsque je m'en souciais. A vrai dire, je ne pensais guère à lui. Il fallait les confidences de ma mère à ses amies ou quelque manifestation de lassitude dans ses paroles pour que je comprenne qu'il s'agissait encore de mon père. Je me persuadais parfois que s'il manquait à ma mère, il devait aussi me manquer. J'étais incapable de penser plus loin et de concevoir du mépris pour l'absent. Bien au contraire, je l'enviais souvent. Que ça doit être beau de voyager, songeais-je, et comme il a de la chance !

Dans mon indifférence et mon ignorance, je ne m'étonnais point des visites que faisait à ma mère à la fin de l'après-midi, un homme étranger à notre famille qui daignait passer le dimanche entier en notre compagnie. Sans lui, la maison m'aurait paru, peut-être, un peu désolée, surtout le dimanche. Il était la seule diversion dans nos monotones journées. Mon père, je le crains, n'aurait guère apporté plus de bonheur que cet inconnu.

De ma chambre, j'entendais la plainte de sa voiture qui, grimpant la rue en pente où était sis notre immeuble, brusquement s'arrêtait devant le trottoir, à notre hauteur. Avant que notre ami n'ait eu le temps d'appuyer sur le bouton de la sonnette, nous nous hâtions de faire disparaître un objet qui n'était point à sa place et qui, à la grande confusion de ma mère, aurait pu trahir à quoi elle était occupée. Notre visiteur entraît. Mon premier coup d'œil s'attachait à ses mains dont je

savais pertinemment qu'elles n'oublièrent jamais d'apporter un dessert et quelquefois, à mon intention, un jouet, jouet imprévu, magnifique parce que hors des dates où j'avais coutume d'en recevoir. Ma mère faisait asseoir « oncle Pierre » sur un fauteuil de paille tressée. Le hall où nous nous tenions était assez vaste pour donner l'illusion d'une pièce confortable. Cependant, je ne l'aimais point parce qu'on était obligé, à toute heure du jour, d'allumer le lustre.

La conversation entre ma mère et notre protecteur se désintéressait rapidement de ma personne. J'en profitais pour rejoindre, sans être remarqué, ma chambre. Dès cet instant, je pouvais me livrer impunément à tous mes caprices, je devrais dire à mon principal caprice qui était de rêvasser étendu sur mon lit. Plus tard, on venait m'appeler pour souper. Pendant le repas, je trouvais légitime que cet ami fît des remarques sur la façon de me tenir à table, remarques que ma mère, navrée comme si elle devait être plus honteuse que moi, soulignait encore, quand une claque imprévisible ne venait pas simplifier toute explication. Après le souper, je regagnais ma chambre et y retrouvais mon bonheur perdu. Auparavant, j'embrassais ma mère et serrais la main d' « oncle Pierre ». De mon lit, j'entendais encore quelques bribes confuses de leur conversation et le sommeil caché dans le murmure de leurs voix se jetait invariablement sur moi sans qu'une seule fois je pusse demeurer éveillé pour m'apercevoir du départ d' « oncle Pierre ».

Que de peine ai-je eue à donner ce nom d' « oncle Pierre » à cet étranger ! Malgré son insistance à me convaincre que l'appeler ainsi était naturel, quelqu'un en moi lui refusait ce nom et je m'entêtais à lui dire Monsieur. Je ne supportais pas le mal fondé de cette appellation, mais je crois

aussi qu'une des raisons essentielles de mon refus était mon impressionnabilité devant le fait qu' « oncle Pierre » possédait une automobile. Les voitures, en ce temps-là, étaient rares et, dans mon imagination, signifiaient plus que la richesse dont je n'avais pas alors la notion, mais une espèce de monde féérique auquel je n'osais pas tout à fait croire que je pouvais appartenir.

C'était une large, puissante « Lorraine-Dietrich » de couleur bleue, ornée de liserés rouges autour des portes et des pare-boue. La carrosserie, à mon avis, n'égalait point en luxe l'intérieur de la voiture. Ses sièges de cuir ocre, la moquette du sol, la coupe de cristal ouverte d'un côté comme une paupière dans l'étoffe du plafond, les glands de fils dorés auxquels, pendant la marche, je m'accrochais avec fierté, tous ces détails contribuaient à la magnificence de ce salon roulant.

Le moindre trajet dans ce véhicule m'enchantait. J'étais à un tel degré imbu de mon privilège que lorsque nous roulions dans les rues de notre ville, je cherchais à trouver, dans la foule des badauds, le visage d'un camarade. Lorsque le hasard me l'avait donné, je tapotais, malgré les protestations de ma mère, aux vitres. Si j'avais réussi à me faire remarquer, un contentement démesuré s'emparait de moi ; la vitesse, sur une route sans témoins, n'était rien comparée à cette satisfaction d'avoir été reconnu.

Aussi, lorsque je compris qu' « oncle Pierre » avait pris la décision de m'emmener à l'internat dans sa voiture, je m'imaginai le collègue à la mesure du carrosse qui m'y conduirait : un palais dans la haute montagne. Hélas, involontairement, ma mère, dans ses fréquentes réflexions, dégradait de jour en jour cette image. A tous propos, elle faisait allusion au règlement du collège et, sans que jamais je ne pusse le voir ni même le toucher,



# GEORGES BORGEAUD

## Le préau

Maurice Passereau est un garçon impressionnable et vulnérable à l'excès. Il a passé sa petite enfance en la seule compagnie de sa mère, personne tatillonne et prosaïque. Contre l'ennui et l'isolement, Maurice s'est forgé un subtil système d'évasion qui le rend malhabile à s'adapter aux obligations de la vie. Mis en pension chez les Pères, il y nourrit son imagination de livres pieux, de liturgie et se glorifie d'être un cancre.

Sa mère, irritée, le retire alors du collège des Pères et le confie à une famille protestante. Maurice, en secret, va à la chapelle catholique du lieu, où il rencontrera un jour Elisabeth Beaussire, une femme pieuse et austère convertie au catholicisme. Elisabeth obtient que son protégé vienne habiter chez elle. Autoritaire et mal mariée, elle reporte sa tendresse sur l'adolescent. Cette tendresse ne tarde pas à prendre des chemins et des proportions inattendus. Le mari d'Elisabeth mettra brutalement un terme à ces égarements que Maurice, troublé, juge sévèrement tout en s'y prêtant avec duplicité.

Maurice retourne chez les Pères et y rencontre l'Abbé Sartaud, grand exalté de tempérament anarchiste qui exerce sur l'esprit du jeune homme une vraie fascination et le délivre de ses entraves. Mais l'obligation de gagner rapidement sa vie interrompra impitoyablement ses grandes vacances et ce qu'il croit être son propre développement.

Hors du préau, l'action se situe aux bords du lac et dans la montagne, lieux qui ont, pour Maurice, autant d'importance que les êtres rencontrés.



9 782070 208388



52-IV A 20838 ISBN 2-07-020838-9

Extrait de la publication